

LES ROBOTS FONT LA FÊTE

Les vitrines des grands magasins ont traditionnellement offert un théâtre au miracle de l'animation. Par des machineries, elles ont actionné des pantins, elles ont présenté des automates ; en permanence, elles dialoguent avec la rue grâce à des créatures inertes, certes, mais animées d'un souffle étrange : les mannequins.

Un cadre idéal pour célébrer l'énigme de l'automation en mettant à contribution la touche de stylistes et de designers stimulés par la prolifération de nouveaux matériaux.

« Les robots font la fête », c'est la rencontre, que nous souhaitons collision joyeuse, entre toutes ces figures de rêve et de réalité.

Parmi les technologies contemporaines, la robotique occupe une place de choix : tant par les transformations effectives qu'elle apporte dans le travail humain, que par les fantasmes qu'elle génère où le sentiment de maîtrise le dispute à la menace d'exclusion. Mais les constructions imaginaires proposées au grand public (robots de guerres des étoiles ou esclaves domestiques) ne se fondent que peu sur la réalité des robots utilisés aujourd'hui, dans les entreprises notamment.

Ce sont de vrais robots que nous avons choisi de mettre en scène, appelés à d'autres confrontations tout autant révélatrices d'images et de significations ancrées dans notre quotidien.

La rue a produit spontanément la breekdanse, figurant ainsi, par une gestuelle mi-flamboyante, mi-mortifère, les rapports d'hybridation à l'œuvre entre l'homme et ses créations machiniques.

La vie artificielle donnée aux objets est une obsession constante depuis les masques parlant de l'antiquité, en passant par les automates du XVIII^e siècle. Les objets quotidiens, gavés de puces, ne vont-ils pas mener leur vie propre ?

Même l'intervention cinématographique participe de cette tension : aujourd'hui épurée grâce à l'image animée de synthèse qui va jusqu'à négliger le moindre support de réalité.

Tandis que l'animation règne dans les vitrines, la musique et les sons les plus

Créature a été fondée en janvier 1985 par Jean-Louis Weissberg et Corinne Welger, spécialistes des technologies d'information et de communication. Son objet est de cerner les créatures issues du mouvement d'hybridation où le savoir, la mémoire, le langage, le pouvoir transitent des hommes aux machines, et des machines aux hommes. Appréhender les bouleversements des représentations du réel, du temps, de l'espace percutées par les prodiges technologiques d'ubiquité, de simulation, d'auto-génération des formes et des contenus.

étranges prolongent l'univers de chaque tableau sur le trottoir.

Le boulevard Haussmann est illuminé par le magasin lui-même. Sur les façades du magasin, là encore, Cibernibule s'agit, réquisitionne des néons géants et actionne d'intenses courants de lumière, jusque sous la marquise. En contrepoint, un jeu électronique géant organise la trajectoire des paquets cadeaux... de lumière.

SCENARIO

Cibernibule, c'est son nom, va mener l'action au fil des huit tableaux représentés. Cibernibule n'est pas le nième petit robot androïde d'une collection déjà pléthorique. Il incarne l'unité centrale de traitement de l'informatisation et impulse l'activité de tous les dispositifs technologiques qui participent à la fête. Il s'exprime par le truchement d'une bande sonore.

Tableau 1 :

Cibernibule est décidé à s'amuser : il s'introduit dans la salle de conservation du musée. Il sort les vieux automates du début du siècle de leurs cartons poussiéreux et les remet en mouvement à l'aide de son compère, le robot manutentionnaire. Quelques marionnettes inanimées préfèrent rester affalées sur un sofa et regarder la télé...

Tableau 2 :

Cibernibule rassemble d'autres amis dans un studio de photographe. Ce sont Pinnochio, la femme de Metropolis, le canard de Vaucanson, Franckenstein, l'homme de fer du Magicien d'Oz... Le lapin d'Alice traverse la scène, un réveil à affichage digital à la main. La plupart sont regroupés et posent pour la photo de famille, espèce d'arbre généalogique du désir éternel d'animation.

Tableau 3 et 4 :

L'on retrouve ensuite Cibernibule dans une cuisine ouverte sur un coin de salon. Avec une bande de jouets mobiles et sonores, et quelques robots d'amateurs, un vent de folie souffle sur les objets quotidiens (le four, le balai-brosse au nœud papillon, le grille-pain, le hamburger, le radio-cassette et autres mangeurs de puces, se dérèglent gaiement.

Tableau 5 :

Cibernibule s'attache ensuite à animer les inanimés par excellent : les mannequins de vitrine. Par la magie de la lumière stroboscopique : une série de noctambules, en parure de fête, vont gesticuler, évoquant les débuts du cinématographe.

Tableau 6 :

Continuant de s'affairer autour des mannequins, Cibernibule réinvente la beauté, la mode. Il crée la collection « technibule ». Des mannequins portent, qui une montre, qui une paire de lunettes, qui une ceinture géante, dans lesquelles défilent d'autres mannequins vêtus par Cibernibule (en l'occurrence par des créateurs bien connus), mais les collections présentées ont fait l'objet d'un traitement graphique par ordinateur.

Tableau 7 :

Est venu le moment de faire jouer le Grand Orchestre Cacophonique de Paris. Cibernibule (casqué comme il se doit) et le synthétiseur chef d'orchestre donnent un concert fou puisqu'il est exécuté par les automates musiciens, les boîtes à musique, les orgues de barbarie à carte

perforée, les mange-disques de tous acabit, des instruments divers. Le chef d'orchestre dirige... et synthétise.

Tableau 8 :

Tout finit par une danse endiablée : Cibernibule et trois ou quatre robots dansent sur des rythmes saccadés et s'esclaffent devant un écran géant où se démènent des humains rompus à la break-danse, pauvres initiateurs de robots.

Notre époque est marquée par l'omniprésence d'objets de haute technologie (ordinateurs, robots, langages abstraits,

images de synthèse). Ces objets fascinent, passionnent, mais ils n'émerveillent plus. Les robots surtout sont réputés pour leur froideur. Banalisation des rêves réalisés.

Pourtant, ils peuvent produire du merveilleux en retrouvant les rêves qui les ont précédés : automates anciens, marionnettes malhabiles, pantins mythiques, mannequins insondables. Ils sont alors réconciliés avec la magie du mouvement, avec le rêve éternel de l'animation.

On déclenche un vent de folie : maquillage, détournement, dérèglement (bien réglé : la technologie n'est que la technologie !), les objets quotidiens eux-mêmes

sont gagnés par la fantaisie.

C'est la fête du mouvement, qu'il soit mécanique, automatique, simple illusion d'optique, ou image animée.

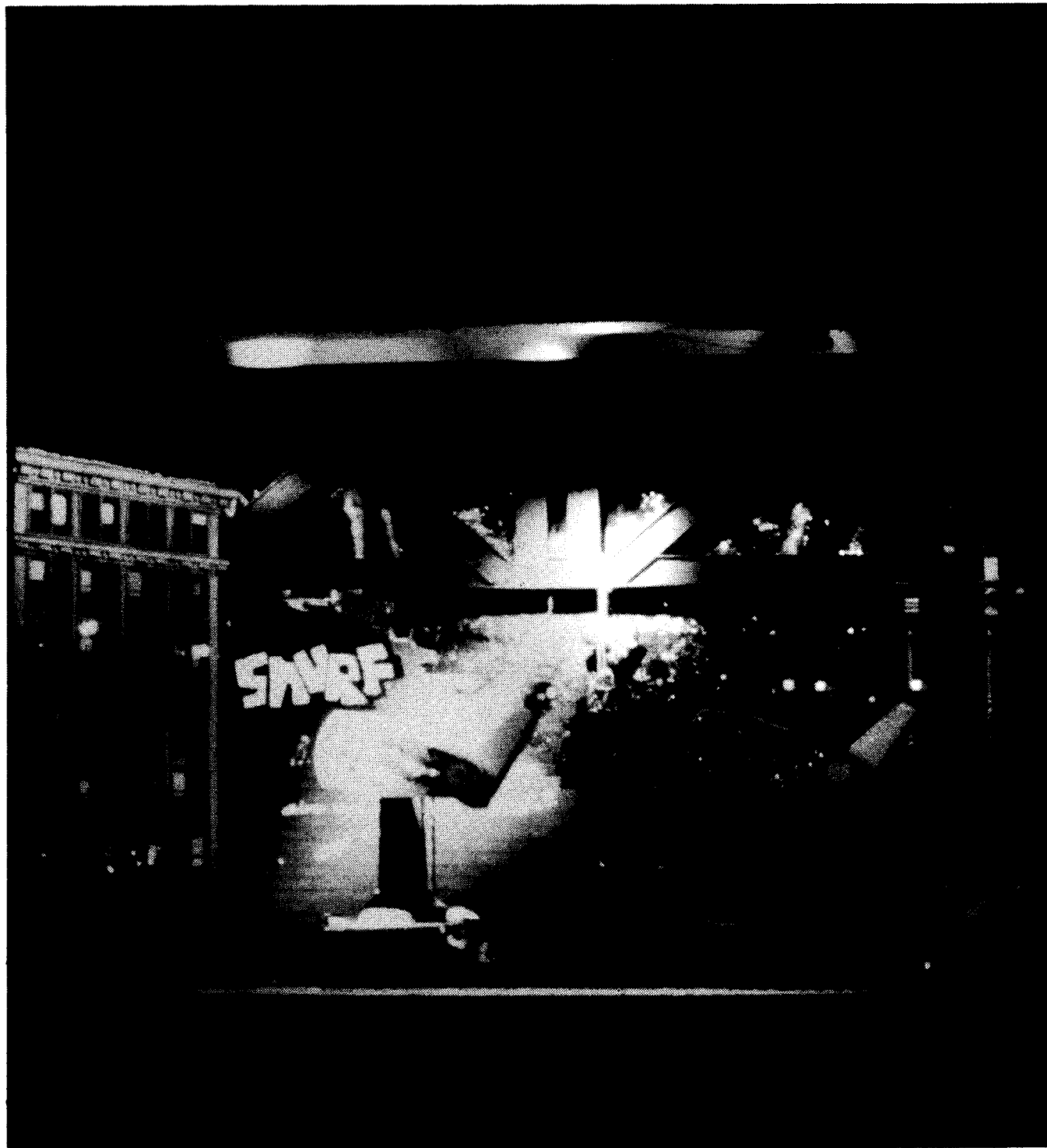
C'est la fête, surtout : les machines savantes pactisent avec les créateurs, la mode, l'apparat, le design, la musique, la danse sont de la partie.

Un décor, haut en couleur, emblématique des années 80, constitue le paysage propice au délire des objets.

Il finit de faire basculer notre technicité dans des contrées oniriques.

* Créature, 7 impasse Carrière-Minguet
75011 Paris. T.43.70.42.62.

Une vitrine de Noël aux Galeries Lafayette



LA PUISSANCE DU RATIONNEL

Une des tâches les plus urgentes proposée à la pensée depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale est de comprendre et de rendre intelligible, « l'immense transformation technico-scientifique qui se poursuit et qui accroît sans cesse sa puissance et ses effets ». Dominique Janicaud, comme d'autres avant lui depuis le pionnier Jacques Ellul, prend le problème à bras-le-corps dans *La puissance du rationnel*.

Aussi bien des philosophes, et suivant d'ailleurs le simple bon sens, notre auteur souligne que « *la rationalisation intégrale de la vie est le projet le plus démentiel de l'histoire* ». Il met en évidence les **renversements** qui guettent toutes les entreprises rationalisatrices. Une rationalisation locale se paye presque toujours en accroissement de risques, d'incertitudes et d'irrationalité dans un contexte plus général. On est alors tenté de contrôler et d'optimiser sur une grande échelle, mais le renversement a lieu de nouveau, etc. Janicaud montre l'existence d'une dynamique technico-scientifique par rapport à une éventuelle régulation suivant des critères proprement sociaux et politiques. Il n'y a quasiment aucun moyen d'enrayer la course folle de la puissance pour la puissance tant sur les plans militaires qu'économiques. Le mouvement vers la technicisation progressive de tous les champs de l'activité humaine semble inéluctable « *demain, si le pire est évité, des manipulations génétiques sans précédent,*

PIERRE LEVY INTERROMPT CE MOIS-CI LE FIL DE SON EXPOSE SUR L'INFORMATISATION POUR PRESENTER UN LIVRE RECEMMENT PARU...

la symbiotechnie de l'homme et de la cybernétique, le contrôle quasi total de l'espace géographique et du champ informationnel (peut-être aussi mental) par les superpuissances armées de satellites, lasers, super-ordinateurs, banques de données, etc. »

Aucune bonne volonté démocratique ne serait capable d'infléchir un mouvement animé d'une telle violence et que toutes les grandes nations industrielles (et même les autres) poursuivent tête baissée.

Jusqu'ici ni les constats ni les thèses de Janicaud ne sont vraiment nouveaux. Quelle est l'originalité du livre ? L'immense transformation technico-scientifique s'exerce « *au nom de la rationalité* » et Dominique Janicaud interroge dans son livre le « *Destin de puissance* » du rationnel. Autrement dit, la folie techniciste contemporaine découle-t-elle nécessairement des grands principes de la rationalité occidentale nés en Grèce avec

la philosophie, les mathématiques et la logique ? Faut-il condamner (et abandonner) la raison ou seulement le projet qui est voué au service exclusif de la puissance ? Janicaud pose même une deuxième question, encore plus fondamentale. On sait que l'émergence de l'humanité est absolument contemporaine de la technique. Homo Sapiens est tout de suite et indissociablement Homo Faber. Puisque l'homme est naturellement technicien l'étape actuelle n'est peut-être que le prolongement, sans rupture fondamentale, de sa vocation première. Un peu comme dans « 2001 l'odyssée de l'espace », le bâton lancé en l'air par l'homme préhistorique se transforme en station orbitale hyper-sophistiquée.

La puissance du rationnel répond à ces deux questions par une histoire originale des rapports science-technique-puissance. L'auteur distingue quatre phases qui ne sont pas chronologiques, mais logiques. Plusieurs types de rapports science-technique-puissance peuvent coexister à la même époque.

La phase 1 est celle du « tour de main » de l'ingéniosité, du bricolage, des gestes habiles. Il n'y a pas d'accumulation systématique pour la puissance ni de système où tout est défini à l'avance. C'est sur ce mode que l'humanité a vécu pendant la plus grande partie de son histoire.

La phase 2 est celle de la **théorie désintéressée**, de l'esprit dans lesquels étaient pratiqués la philosophie (c'est-à-dire la science) et les mathématiques en Grèce



La puissance du rationnel : "l'homo sapiens" est tout de suite et indissociablement "homoe faber".

classique. Janicaud remarque que si la science grecque ne fut pas focalisée sur la puissance et qu'elle n'embraya jamais vraiment sur la technique, elle contenait néanmoins en réserve un principe d'opérationnalité et une puissance d'affectation qui se révélerait plus tard.

La phase 3 est celle dont le discours de la méthode est le manifeste. L'idéal, le projet fondamental, est alors celui d'une maîtrise systématique de la nature et de la société. Les lois physiques sont mathématisées, l'acquis scientifique est systématiquement mis en mémoire. Le projet de maîtrise et le principe d'opérabilité l'ont fructifier pratiquement et actualisent un potentiel mathématique qui trouve alors une nouvelle portée et un nouveau contenu.

La phase 4 est celle de la recherche. Il y a une focalisation exclusive sur la puissance comme telle. Les effets de puissance massifs et extrêmes sont les buts exclusifs de l'activité rationnelle. La phase 4 exploite à ses fins toutes les phases antérieures et homogénéise la science et la technique. La Deuxième Guerre mondiale est le véritable acte de naissance de la phase 4, avec la bombe atomique, les ordinateurs et surtout la mise en place de

la machine scientifique-technique-militaire-industrielle américaine. Dès les années quarante, la « Recherche et Développement » est planifiée, la mégamachine étatique hyperfinalise la science vers la puissance. La « Recherche » devient un concept mobilisateur auto-validant en même temps qu'un système d'optimisation de la science. Tout peut devenir objet de recherche.

Grâce à sa distinction des quatre étapes de la « potentialisation » (rapports technique-science-puissance) Janicaud montre que « la technique » comme phénomène contemporain n'est en rien le prolongement naturel des outils du paléolithique et que la raison peut parfaitement se choisir d'autres objectifs que la puissance effective (la contemplation, par exemple). Cependant chaque nouvelle phase : hominisation, science rationnelle, « méthode » de la modernité, « Recherche » contemporaine ouvre à la puissance du rationnel de nouvelles possibilités, celle de la dernière phase restant encore insoupçonnable.

Certes, l'humanité en tant qu'espèce et la raison comme création historique hellénico-occidentale sont innocentes d'Hiroshima, d'Auschwitz, de la famine

du Tiers-Monde, de la destruction de la biosphère et de la technicisation générale de l'existence, ce qu'est en cause c'est la démente auto-régulée de l'organisation de la recherche. Mais Janicaud nous dit par ailleurs que rien ne lui semble pouvoir enrayer la dynamique de la puissance ?

Alors ? Eh bien il faut simplement admettre qu'une constatation n'est pas nécessairement fausse parce qu'elle ne correspond pas à nos souhaits.

La puissance du rationnel vaut la peine d'être lu parce qu'il pose une des questions les plus cruciales à laquelle l'humanité contemporaine est confrontée. Le lecteur risque d'être rebuté par le style académique, les citations parfois inutiles, la tentation du jargon heideggerien auquel l'auteur n'a pas toujours su résister. Qu'il dépasse pourtant ces obstacles pour considérer le problème et chercher en quel sens l'avenir pourrait encore être possible.

Pierre Levy

* *La puissance du Rationnel* de Dominique Janicaud, Gallimard, Bibliothèque des idées, 160 F.